

nistre à l'égard du communisme et de ce qu'il signifie. M. Churchill s'exprime ainsi qu'il suit:

Mais le communisme n'est pas seulement un credo.

Un credo, c'est un peu plus qu'une doctrine, car un credo renferme plusieurs doctrines.

C'est un plan de campagne. Un communiste est plus que le tenant de certaines opinions; il s'est engagé à les imposer par des moyens méthodiquement établis. L'anatomie du mécontentement et de la révolution a été étudiée à toutes ses phases et sous tous ses aspects, et un véritable manuel d'instruction a été préparé, dans un esprit scientifique, pour renverser toutes les institutions existantes. Le mode d'application fait autant partie du credo communiste que les doctrines elles-mêmes. D'abord, on invoque les principes séculaires du libéralisme et de la démocratie pour protéger l'organisme naissant. On proclame hautement la liberté de parole et le droit de tenir des réunions publiques, on a recours à toutes les formes permises d'agitation politique, à tous les droits constitutionnels. On cherche à s'allier tous les mouvements populaires vers la gauche.

L'établissement d'un régime socialiste ou libéral modéré, au cours d'une période de bouleversement, constitue la première étape. Mais dès qu'il sera établi, il faudra le renverser. Il faut exploiter les malheurs et les disettes résultant de la confusion. Il faut susciter des différends, accompagnés d'émeutes sanglantes si possible, entre les agents du nouveau gouvernement et la classe ouvrière. Il faut fabriquer des martyrs. Toute excuse des dirigeants doit être montée en épingle. La propagande pacifique pourra masquer des sentiments de haine jamais exprimés auparavant entre hommes. Il n'y a aucunement lieu de respecter la parole donnée aux non-communistes; il faut même s'en abstenir. Tout acte de bienveillance, de tolérance, de conciliation, de miséricorde, de magnanimité de la part des gouvernements ou des hommes d'État doit servir à leur ruine. Puis, quand le moment est favorable et opportun, on a recours, sans restrictions ni remords, à toutes les formes de violences meurtrières, depuis les soulèvements populaires jusqu'à l'assassinat de particuliers. On donnera l'assaut à la citadelle, sous le signe de la liberté et de la démocratie; une fois que la Fraternité se sera emparée du pouvoir, il faudra supprimer toute opposition et mettre à mort tous ceux qui expriment des opinions contraires. La démocratie n'est qu'un outil à briser une fois qu'il a servi; la Liberté n'est qu'une folie sentimentale indigne du logicien. Il faudra imposer à l'humanité, — sans jamais l'adoucir, — le gouvernement absolu d'un clergé choisi avec soin, qui aura appris ses dogmes par cœur. Toute cette doctrine, exposée dans des manuels ennuyeux, refêta l'histoire sanglante de plusieurs nations puissantes; elle constitue le credo et la fin du communisme. Un homme averti en vaut deux!

Voici ce que M. Churchill ajoute à propos de ce passage:

Il y aura bientôt sept ans que j'ai écrit ce passage; mais n'est-ce pas un compte rendu exact du complot communiste qui a plongé l'Espagne dans cette affreuse confusion, contre le gré de la forte majorité des Espagnols, indépendamment du camp dans lequel ils se rangent?

Ne puis-je pas ajouter: N'est-ce pas un compte rendu exact du complot communiste

[M. Browne (Saint-Jean-Ouest).]

qui a plongé la Corée dans cette affreuse confusion contre le gré de la forte majorité non seulement des Coréens, mais aussi des Chinois et même des Russes?

Le communisme n'existe qu'en théorie. La doctrine que nous connaissons renferme un élément militariste sans lequel elle ne pourrait exister ni n'a, à vrai dire, jamais existé. Le communisme n'est qu'un nom qui déguise la tyrannie, l'injustice, la méchanceté, la haine, l'inimitié internationale et la persécution religieuse. Le mouvement, dont le centre se trouve à Moscou, trame, complot et manigance inlassablement en vue de dominer la vie de tous les peuples du monde. La Corée nous fournit un exemple du mouvement à l'œuvre.

C'est dire que la conciliation ou l'apaisement en Corée, ou à l'égard des communistes chinois, constituerait, à mon avis, un désastre pire encore que ne l'a été l'accord d'Yalta. Les conséquences seraient plus graves. L'affaire de Corée n'est pas un cas isolé. Au contraire, c'est un élément d'un tout, la formule asiatique ou orientale d'un projet de domination mondiale. Une déclaration de principes négative, comme celle du ministre, comme celles que font actuellement certains hommes publics des États-Unis, ne laisse guère d'espoir aux peuples subjugués.

MacArthur était donc un symbole. Les peuples libres du monde voyaient en lui un symbole parce qu'il se dressait fièrement, sans vacillation. Il avait un programme défini. Il était sûr de lui et c'est son programme tranché qui lui valait la haine des communistes.

La livraison de mai 1951 d'*United Nations World* renferme un commentaire fort intéressant sur l'attitude de MacArthur. Cet article, intitulé "Quatre coups de feu à Téhéran", relate l'assassinat du premier ministre d'Iran. Faisant allusion à la cause de sa mort, l'auteur écrit:

C'est un événement auquel il ne pouvait rien mais qui a précipité le dénouement: la guerre de Corée.

Puis l'article ajoute:

Dans les journées qui ont suivi l'assassinat, pendant que la populace défilait dans les rues de Téhéran, il est un cri qu'on entendait par-dessus tous les autres. Mais on ne réclamait ni pain, ni tracts; ni liberté sociale; on n'en avait pas au Parlement croupion, au Shah ni aux propriétaires terriens. Non, on en voulait à un général habitant alors Tokyo. Si improbable que cela puisse sembler, la foule hurlait: "A bas MacArthur!"

Aujourd'hui on lit en première page du *Citizen* d'Ottawa un article intitulé: "Ridgway estime que les États-Unis ne comprennent pas l'enjeu". La dépêche émane des services de l'*Associated Press*, de New-York. La voici: